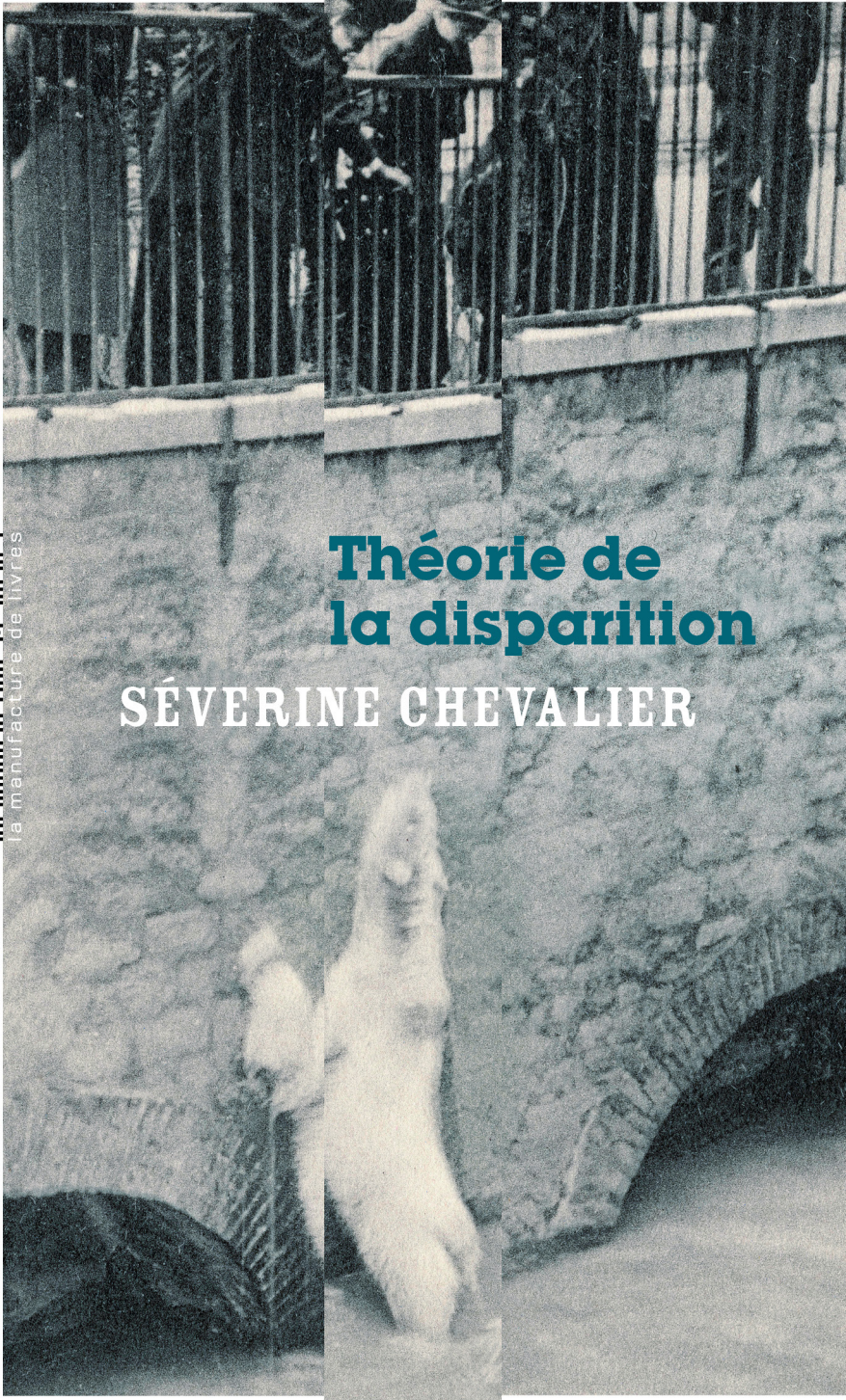


la manufacture de livres

Théorie de la disparition

SÉVERINE CHEVALIER



Théorie de la disparition

Séverine Chevalier

Théorie de la disparition


la manufacture de livres

Si vous souhaitez recevoir notre catalogue
et être tenu informé de nos publications,
envoyez vos coordonnées, en citant ce livre à :

La Manufacture de livres, 101 rue de Sèvres, 75006 Paris
ou

contact@lamanufacturedelivres.com

www.lamanufacturedelivres.com

ISBN 978-2-38553-160-7

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Aux femmes de.
Aux filles et fils de.
À Martine, ma mère.

« Les mots n'avaient plus de sens. Or, c'était de cela qu'ils s'occupaient avec une solennité ridicule, de choses qui n'existaient pas, d'un homme qui n'existait pas davantage. »

La Chambre bleue, Georges Simenon.

Si je suis assise en catimini dans un sous-sol devant mon ordinateur portable, si j'ai ouvert un fichier intitulé, après avoir hésité, brouillon sans b majuscule, si j'ai regardé un interminable moment le rectangle blanc vertical, avec la barre clignotant comme une luciole, en haut à gauche, si j'ai passé plusieurs fois mon doigt sur la touche manquante, le E, si je vois, en levant la tête, un deuxième quadrilatère en longueur, soit une fenêtre à la vitre scellée qui découpe l'extérieur de la façon suivante : ciel, mer, champs, maison, étendage, si je sais, laissant mes yeux intérieurs dotés d'une certaine bien que récente connaissance des lieux se prolonger, pour le pavillon du dessous, le premier d'un lotissement inachevé dans lequel il semble n'y avoir personne sauf une jeune femme qui étend parfois son linge, si je sais pour les prés en pente puis les falaises puis les rochers tout en bas sur l'absence intermittente de plage, si je connais plus ou moins la modalité automnale, jaune

et grise et normalement normande, de la côte, sauf, étrangeté radicale et quasi secrète puisqu'on ne peut la voir que du large, la centrale, si je sais pour les lignes à haute tension et les routes courbes ou droites sur lesquelles nous avons roulé pour venir du festival, dans le Sud, sans nous arrêter à l'est et au milieu où nous vivons, Mallaury mon mari, et moi, Mylène, en face du cimetière, si j'appelle ce fichier brouillon dans l'idée nouvelle, sûrement absurde, de tenter d'écrire tout ce qui (me) vient, c'est peut-être pour tenter de répondre à cette question pour moi tout à fait confuse : quand et comment sait-on qu'il se passe quelque chose, s'il se passe quelque chose ; et s'il se passe quelque chose,

que se passe-t-il ?

Les environnements diffèrent, mais ça se termine toujours de la même façon. Je marche ou entre quelque part, dans une rue, un pré, un tunnel, un quai, une chambre, un bureau, une autoroute, un train, un cirque, je suis seule ou dans la foule. Dans ce cas, il s'agit de silhouettes, je n'identifie personne de connu, tout paraît excessivement normal, les ombres vaquent, consomment, mangent, attendent, ramassent, examinent, construisent, participent, réparent, sélectionnent, surveillent, conduisent, accueillent, budgétisent, promeuvent, conseillent, enlèvent, compilent, effectuent, lancent, montrent, répondent, apprécient, habilent, s'insurgent, recueillent, exploitent, agrandissent, installent, grimpent, gèrent, acceptent, se rendent d'un point A à un point B. Je marche ou entre ou même sors, je trace dans la matérialité des choses et du monde sans aller nulle part, rien d'éthéré ni de brumeux, pas d'ambiance onirique, les profils humains quoique non détaillés pèsent leur poids de

concret, je ne ressens pas d'inquiétudes particulières qui dicteraient un comportement ou une vigilance spéciale, je marche et entre ou même sors comme procède quiconque, enserrée comme les autres dans l'ordre habituel, automatique, je ne regarde pas à terre, je regarde plutôt devant comme on le fait sans y penser pour la pantomime implicite d'évitement des corps, je n'ai pas dans chacun des rêves la mémoire des précédents et quand bien même j'en aurais le souvenir ça ne modifierait pas le cours implacable de ses suites, car le trou n'est pas là d'abord, il n'a pas de coordonnées précises que je pourrais anticiper pour le contourner, il s'entame n'importe où et sous un de mes pieds projeté en l'air au moment pile où je le repose, où je crois encore comme à une évidence jamais démentie à la fois à la platitude du sol et à sa stabilité, à sa permanence, il s'ouvre sans que le processus puisse se décomposer, même a posteriori, instant zéro, plancher sûr et certain pour toutes les vaches, instant zéro plus zéro virgule zéro zéro, etc., un, trou dans lequel : je tombe.

tombe
tombe
tombe
tombe
tombe

Me frappe à l'écrire plusieurs fois l'homonymie avec l'endroit où l'on aboutit en général entreposé, quand on est mort. De la même manière que dans un cercueil je ne bouge pas, je me tiens pour ainsi dire statique, un cadavre, et simultanément j'avance vers le bas, consciente, aspirée à toute allure par le trou et le centre de la Terre ; je chute, je dégringole implacablement, quittant comme les morts le monde des vivants, mais sans être morte moi-même, et il n'y a pas de tout à coup, pouf, me voilà étendue avec Alice sur un tas de fagots et de feuilles sèches – et j'ai fini de tomber ; non, après une durée variable selon les nuits, je me réveille, plus ou moins hagarde. J'allonge alors le bras, pour me rappeler la situation initiale, arrêter sobrement mais clairement le mouvement perpétuel : Mallaury sur la gauche, guéridon, chambre, rideaux aux fleurs bleues occultant ténèbres et cimetière sur terril. Parfois sans faire exprès, je le déränge. Je dis excuse-moi, j'ai encore rêvé du trou.

0.
écart

Quand Mallaury exulte parce qu'il a reçu un prix, il sourit, de cet étirement avec dents pointues à peine apparentes où je distingue, bien que je ne l'aie pas connu enfant, son âme de garçon triste jamais, jamais, jamais, jamais assez : choyé.

Je l'imagine aisément, assis dans la pâtisserie parentale, peut-être sur un tabouret en bois, peut-être dans un recoin pour ne pas déranger, on lui a donné un illustré, il penche la tête sur les images, la relève souvent en direction de sa mère, si blonde et si coiffée, si blonde et si bleue des yeux, derrière la caisse, à virevolter et bourdonner comme un bel insecte des gâteaux aux clients, des clients aux gâteaux, pleine d'une sollicitude commerçante qui ne lui est pas destinée. Elle lui apporte de temps à autre un délice, parmi ses préférés, l'embrasse sur le haut du crâne avec la main qui se pose, une seconde, sur la joue ; on dirait qu'elle s'applique, non pour lui, plutôt pour parfaire le tableau. Saint-Honoré après millefeuille, il ingurgite, il grossit.

Je l'ai expérimentée sur le tard, sa mère. Jusqu'à la fin ses beaux yeux bleus s'enfonçaient dans un visage de terre; elle avait perdu son amour pâtissier pour le fils, elle ne le reconnaissait plus. Toute menue, toute frêle, creusée en dedans; subsistait pourtant son ancien théâtre, elle ruminait, bonjour monsieur, bonjour madame, qu'elle est mignonne, qu'est-ce qu'elle pousse la petite; comme du temps du magasin, du temps de son règne, le déploiement de l'exquise politesse, la délicieuse, la sucrée, celle qui vend bien.

C'est une pensée incongrue, à ce stade de mes investigations personnelles, mais je crois que, si Mallaury se pâmait devant mes seins, au début de notre relation, au point qu'il me semblait n'avoir plus aucun corps autour, c'est qu'ils devaient lui rappeler les gâteaux crémeux fournis en quantité massive par la mère et que, même nauséeux, il se sentait obligé de manger pour ne pas la décevoir, malgré ce qu'il percevait de son souhait contradictoire, ne surtout pas détenir un fils gros. Elle méprisait les embonpoints, y compris pour elle-même, et les combattait pied à pied, acharnée, par divers affamements sporadiques et autres médicaments détournés dont on apprendrait bien plus tard la nocivité.

Dans nos périples promotionnels, j'emporte toujours, dans la deuxième valise, un fer à repasser. Quand il sourit comme ce soir-là, dans la chambre d'hôtel, j'étale sur le grand lit la chemise bleue qu'il

portera au restaurant. Je lisse et je lisse, avec jets de vapeur le cas échéant, sauf s'il a mal à la tête : ça le tue, d'écrire. J'essaie de synchroniser, car l'opération vise à fixer sourire et âme et chemise bleue. Plus tard, fugacement, j'admirerai le travail, la blancheur de son cou rasé rehaussant le bleu de la chemise, le bleu de ses yeux, le bleu de son âme que je sais pure, le reste de bleu du sourire disparu, un précieux souvenir.

J'évite de prononcer à haute voix le mot « âme », devant Mallaury. Il dirait rêvasseries éthérées de bonnes femmes ou n'as-tu pas des outils plus concrets, pour nommer ton amour ?

Il n'a pas tort, mais il ne me déplaît pas d'employer secrètement un mot qu'il n'articule jamais. Un mot qui m'est en quelque sorte, réservé.

N'était-ce pas déjà, à ce stade, le début discret du dérèglement ?

Donc Mallaury est content parce qu'il a reçu un prix pour son dernier livre, donc il sourit, donc je repasse sa chemise et son sourire et son âme. Il n'a encore rôlé pour rien. Quant à moi, je ne suis pas difficile, et j'aime les petits savons emballés qu'on peine à extraire, *gentle soap, dry it, wash it*, les tableaux de travers qu'il juge pathétiques, les douches dont on comprend mal le fonctionnement. Dans la lumière de l'été indien, de profil, le front à presque toucher la vitre, je le trouve ravissant. Une splendeur d'aigle, il

s'entretient. Par contraste, je mollis. Lui dit : douceurs, extraordinaires douceurs, sauf quelquefois, avachissement, laisser-aller. Je ne me formalise pas. Je sais pour la pureté, sous les sarcasmes.

Je n'ai aucun secret pour Mallaury en dehors du mot « âme », et de Simenon. J'emprunte ses livres en douce à la médiathèque. Ce n'est pas que Mallaury n'aime pas Simenon, mais il prendrait mal que je le lise aussi assidûment. Il tolère difficilement la reconnaissance, même tardive, dont il bénéficie. Il trouve qu'elle est un tantinet usurpée. Il dit c'est plat. Il dit c'est trop simple, de cette fadeur morne et sans attrait qui n'est pas le fruit d'une épuration esthétique visant l'abrupt du réel, mais plutôt la marque d'un esprit de labourage, légèrement obtus. Il envisage néanmoins, de temps en temps, comme Simenon, de laisser tomber son commissaire pour écrire des romans durs, dans l'espoir secret d'obtenir une récompense littéraire plus reconnue qu'un énième Prix du polar.

Donc sourire, chemise, âme repassés, et nous voilà à marcher dans Toulouse, rue après rue jusqu'au restaurant, dans des moiteurs d'automne. Il fait bon comme une indécence, quoique ce mot, alors, je ne l'ai ni dedans ni sur le bout de la langue, pour ainsi dire il n'existe pas. Seulement la chaleur inhabituelle pour un mois d'octobre se propage, au moins en sueurs légères de bas du dos.

J'écris le mot « indécence » a posteriori, dans le sous-sol. Il m'apparaît plus clairement aujourd'hui qu'il ne pouvait pousser que sur un état déjà propice, bien qu'obscur, préhistorique, un marécage clapotant sans bruits ni odeurs, à des endroits encore inconnus de moi.

Au restaurant comme souvent, de longues tablées. Il y a là toute la petite foule du festival, prête à ripailler. Je reprends sans peine ma position de tampon soldat conciliant, soit : je me place à côté de Mallaury, je souris, je hoche la tête, je la tourne à droite, à gauche, bientôt je désamorcerai par une phrase émolliente et bien choisie la mauvaise blague qu'il fera aux environs de dix minutes après l'apéro. Cela ne me pèse pas. J'ai à cœur que les autres comprennent que c'est un homme bon, au fond. J'y travaille à ma façon, bien que petitement, en souris grisâtre, patiente et attentionnée. Il serait délicat d'explicitement leur parler de son âme, et je ne suis pas fâchée d'être la seule et l'unique à percevoir son halo.

Les femmes de l'assemblée rutilent merveilleusement. Mallaury a beau les traiter, en règle générale, de pouffiasses, il n'est pas exclu qu'il ait parfois couché avec certaines d'entre elles, ou, au moins, essayé. Cela ne me gêne pas. Je les regarde, ces femmes. J'aime les

lorgner. Elles ont des corps qui vibrent et des façons dont je ne dispose pas : des animaux agiles, intelligents, aux pelages lustrés. Ma condition d'intermédiaire implique d'être plus statique. Sans doute n'est-ce pas la seule raison, il serait bien d'y réfléchir.

On boit, on mange, on parle, il y a dans l'air cette sorte de relâchement des chairs que Mallaury qualifie d'ambiance de colonie de vacances. Je ne sais pas si la comparaison est exacte. J'étais de ces enfants timides et engoncées que des parents falots et pusillanimes n'auraient pas imaginé envoyer s'ébattre parmi des hordes d'autres, à devoir se débrouiller pour y creuser son trou d'animal grégaire. Je le regrette. Il me semble qu'alors j'aurais appris quelques règles utiles pour plus tard, pour dans la vie.

On boit, on mange, ils parlent, j'enveloppe Mallaury de mon nimbe protecteur et discret, j'observe en douce des autrices étrangères qui fument, rient à grosses bouches, jettent leurs boucles en arrière, découvrent des cous, des épaules, des sensualités élastiques, sous les vêtements colorés. Je n'ai pas leur sens de la répartie, parce que je n'écris pas, quoique ça n'ait peut-être rien à voir. Je me contente de sourire d'une façon dont je suppose qu'on pense qu'elle pourrait en dire long, même si ça ne me dérange pas qu'on croie à ma bêtise. Je ne diffuse pas non plus leur nectar enivrant de fleurs parées, mais j'apprécie le spectacle qu'elles déploient sans en avoir conscience.

J'en oublierai presque les fesses posées depuis trois jours aux côtés de Mallaury, sous le chapiteau pour les dédicaces, au restaurant pour manger, au café pour continuer à discuter, dans le hall de l'hôtel le soir pour un dernier verre, et recommencements.

Il est étrange – maintenant que j'y pense – de n'avoir jamais eu l'idée d'aller me promener pendant que Mallaury remplit ses obligations d'écrivain. Pourtant, avant de le rencontrer, j'appréciais de flâner, quand j'en avais l'occasion.

Nous habitons depuis notre mariage un grand appartement calme, donnant sur un cimetière, acquis comptant grâce à l'argent obtenu par Mallaury pour l'écriture de séries. Cela l'atterre, en un sens, de devoir consacrer une partie de son temps à cette activité qu'il juge débilite, mais il doit bien reconnaître qu'elle paye plus que la littérature. D'une des fenêtres du salon, je regarde souvent l'alignement des tombes, les arbres déployant des ardeurs nostalgiques au-dessus. Mallaury dit que j'ai une propension infinie à ne rien faire; ce n'est peut-être pas faux. J'ai sans doute souhaité contrer cette affirmation en cessant de traîner. J'ai pris grand soin, également, de tenir exemplairement le foyer, en plus de mon emploi. Comme nous n'avons pas enfanté, cela consiste principalement à prévoir, acheter, cuisiner ce qu'on mange, à laver, repasser, plier notre linge, y compris les draps et les rideaux que je mets un point d'honneur à défriper et changer une fois par semaine,

à nettoyer l'appartement, trier et sortir les poubelles, préparer les valises pour les départs, m'occuper de toutes les tracasseries administratives, notamment celles liées à son statut d'artiste auteur sous lesquelles il ploierait, harassé, en mon absence. Moi non plus je ne souhaite pas qu'il soit empêché d'écrire pour des raisons bassement matérielles, et j'éprouve une sourde et suave satisfaction, je dois bien le reconnaître, à me soucier magistralement de tout.

Lui c'est l'écrivain, moi je suis l'intendante. Il en faut. C'est d'ailleurs plus ou moins l'emploi public pour lequel j'ai été rémunérée pendant toute ma vie professionnelle. Lors de ma dernière affectation, je m'occupais, dans un service dédié à toutes sortes de normes municipales régulant le quotidien des concitoyens et concitoyennes de notre ville, Saint-Étienne, de celles concernant les immeubles menaçant ruine. Je dois dire que c'est un sujet dont je ne me lasse pas, bien qu'il ait des incidences sur mes façons de voir le monde. Ce travail consiste, après signalement, à identifier les propriétaires, rejoindre sur les lieux un technicien, toujours un homme, spécialiste des questions de bâtiments, examiner l'édifice, écouter son avis d'expert, lui demander un rapport circonstancié sur la base duquel je rédigerai un ou plusieurs arrêtés destinés à éviter tout péril pour la sécurité publique. Ils seront visés par mon chef de service, signés par l'élu responsable, affichés sur

place, notifiés aux intéressés. Ils produiront des effets, comme interdire la circulation à l'orée du danger, ou évacuer les éventuels habitants. Pendant toutes ces années, nous n'avons pas commis d'erreurs : rien ne s'est jamais écroulé sur personne.

Cette commune, que j'ai sillonnée dans tous les sens pour le boulot, sans prendre le temps d'y folâtrer, est celle de l'enfance de Mallaury. Il y est attaché, il dit souvent : je connais intimement l'importance des racines. En général à ce moment-là j'imagine mon mari comme une plante, et une part de moi se rengorge de contribuer à l'arroser. J'ai de mon côté appris à l'aimer, cet endroit fréquemment méprisé ; son côté ancienne ville minière du fin fond de la France n'évoquant même pas le prestige terne et courageux des cités du Nord, sa grisaille perpétuelle supposée, cette inusable comparaison avec la plus grande city hype et bourgeoise d'à côté. Oui, j'ai appris à l'aimer pour ces pauvres immeubles en déliquescence, pour les gens souvent pauvres dedans.

Sûrement aussi que la croissance de cette affection qui ne va pas de soi provient du cimetière, et de ce que j'y ai vu tous les dimanches pendant environ dix ans. Ça non plus – ça me revient brusquement – je ne l'ai jamais raconté à Mallaury.

Le dimanche matin, il se rend au marché, c'est son jour de cuisine : l'hiver plat en sauce, l'été poisson et salade composée. Moi, je reste dans l'appartement et, vers dix heures, je me poste à la fenêtre du salon. Encore aujourd'hui, parfois, un ancien réflexe me conduit à y revenir, alors qu'il n'y a plus rien à voir. Alors que maintenant tout est vide.

Du même auteur

Jeannette et le crocodile
La Manufacture de livres, 2022

Les Mauvaises
La Manufacture de livres, 2018

Clouer l'Ouest
La Manufacture de livres/Écorce, 2015

Recluses
Écorce, 2011
La Table ronde, 2018

CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS

Chronique judiciaire
Éditions Dynastes, 2023

Une campagne
Ours éditions, 2024

Tout le monde arrêta de fumer
*Livre pauvre réalisé à l'initiative
et avec l'artiste Ursula Caruel, 2024*

ILS ONT COLLABORÉ À CE LIVRE :

PIERRE FOURNIAUD
DIRECTION ÉDITORIALE ET COORDINATION

ÉDITH NOUBLANCHE
CORRECTION

BÉATRICE OBERGFELL
RELECTURE

BRUNO RINGEVAL
COMPOSITION

DONATA JANSONAITÈ
IMPRESSION

ALEXANDRE BLOMME
AGENCE TRAMES

LES ÉQUIPES DU CDE ET DE LA SODIS
DIFFUSION ET DISTRIBUTION

LES LIBRAIRES
COMMERCIALISATION ET PROMOTION

DÉPÔT LÉGAL : JANVIER 2025

